

nor, dit-elle, et cette confiance me manquait elle, qu'il me resterait encore la force que l'on puise toujours dans un glorieux martyr. Souffrir pour mon amour, c'est être presque heureuse. N'essayez point de vous jouer de ma crédulité, vous ne réussiriez pas. Il se passe actuellement en moi un phénomène bizarre, et que je ne sais trop comment vous expliquer. Il me semble entendre, lorsque vous me parlez, deux voix distinctes et différentes, et qui prononcent en même temps deux phrases opposées. L'une de ces voix frappe mon oreille, l'autre mon cœur!... Celle qui s'adresse à mon oreille, est mielleuse; celle que surprend mon cœur est empoisonnée!... Mais vous ne sauriez me comprendre, et je dois vous paraître insensée!... Quel est ce nouveau malheur que vous avez à m'apprendre? Parlez, Señor!... parlez!...

Cette permission que de Hallay avait si vainement sollicitée depuis quinze jours, et qu'Antonia lui accordait alors sans se faire prier, parut lui causer plus d'embarras que de joie. S'il lui eût été possible de s'éloigner sans avouer, par cette retraite inopportune, ses mauvaises intentions, il aurait délivré sur-le-champ sa victime de sa présence.

— Antonia, répondit-il, le premier amour d'une jeune femme commence presque toujours par l'aveuglement et se termine invariablement par la désillusion! C'est la vérité que je vous apporte!... Si l'éclat de sa lumière, trop vive pour vos yeux affaiblis par l'habitude des ténèbres, vous éblouit et vous blesse tout d'abord, ne vous récriez pas mais attendez!... Toute guérison se paie par une douleur!... Antonia, je vais droit au but: M. d'Ambron ne vous aime pas, ne vous a jamais aimé.

La jeune femme tressaillit, et, croisant par un geste d'effroi et d'égarement ses deux mains sur sa poitrine:

— Luis ne m'aime pas!... Luis ne m'a jamais aimé! répéta-t-elle machinalement et avec stupeur! Oh! mais c'est là un blasphème!... Taisez-vous! Taisez-vous! Señor, un si odieux mensonge vous porterait malheur!...

Mais presque aussitôt, le sourire d'une foi sublime fit resplendir l'adorable visage de la jeune femme.

— Folle que je suis! murmura-t-elle, comment ai-je pu me laisser prendre un seul instant à une aussi grossière imposture!... Luis me dirait lui-même qu'il ne m'a jamais aimée que je ne le croirais pas!...

— Je m'attendais à cette indignation, Antonia; mais laissez-moi poursuivre. Il est un sentiment que vous ne connaissez pas encore, pauvre enfant, un sentiment dont le germe se trouve en vous comme dans toute créature, mais que l'existence que vous avez menée jusqu'à ce jour a laissé engourdi dans votre cœur; ce sentiment, que chacun dissimule soigneusement sous le nom d'une qualité ou d'une vertu, s'appelle l'amour-propre!

L'amour-propre, Antonia, est à la fois stupide et féroce! Il est le moteur ou le conseiller de la plupart des folies et des malheurs qui attristent et affligent l'humanité!... Par exemple, que, dans une heure d'égarement et de faiblesse, un homme illustre par ses qualités, sa position ou sa grande fortune, retire de la fange, pour l'élever jusqu'à lui, une misérable femme, indigne sous tous les rapports de cet inespéré bonheur, qu'arrive-t-il? Ceci: qu'aussitôt, les hommes les plus spirituels, les plus charmants, recherchent, adulent, adorent cette misérable qui, lorsqu'elle était, la veille encore, confondue dans la foule, les eût vus se détourner d'elle avec un dégoût hautain. Oh! ce n'est pas que cette femme leur plaise. Non; mais il est si flatteur, si honorable d'être le rival préféré d'un homme illustre! Le gueux, l'imbécile et le lâche qui trompent le millionnaire, le génie et le brave, se croient supérieurs à Jacques Cœur, à Molière et à Turenne! Mais je vous cite là, Antonia, des noms qui sont pour vous sans signification aucune. Je reviens à ce qui vous concerne. Ce que vous appelez l'amour, et ce que je nommerai, moi, le caprice de M. d'Ambron, a pris naissance dans une circonstance à peu près semblable. La seule différence, cette fois existait dans la femme, car je reconnais, mieux encore je proclame qu'il n'y a pas au monde entier une jeune fille plus digne que vous, Antonia, d'inspirer une admiration et une passion sans bornes! Le hasard, qui nous avait réunis, M. d'Ambron et moi, à la même table, voulut que votre nom fût prononcé devant les convives. Le comte, votre prétendu mari, parla d'abord de vous avec une parfaite indifférence; mais bientôt excité par les louanges sans restriction que je vous donnai, il commença à changer de langage, et finit par se poser comme mon rival! La pensée d'avoir l'avantage sur moi, souriait singulièrement à son amour-propre. Enfin, exalté par la présence des convives, il me proposa de parier une certaine somme d'argent,

qu'avant deux mois vous seriez sa maîtresse: confiant dans votre vertu, et ne supposant pas M. d'Ambron capable de descendre jusqu'à une criminelle et lâche imposture, j'acceptai. Vous le voyez, Antonia, vous avez le droit de me haïr; car je suis la cause indirecte, il est vrai, mais trop réelle, hélas! de votre chute et de votre déshonneur!

M. de Hallay s'arrêta; le coup était porté, il voulait juger de l'effet qu'il avait produit!

— Antonia s'était levée: ses bras chastement et énergiquement croisés sur sa poitrine, sa tête légèrement rejetée en arrière, ses grands beaux yeux animés d'un feu sombre, et, par dessus tout, le magnifique sourire de souverain mépris, qui abaissait à leurs extrémités ses lèvres si finement et si admirablement modelées, formaient un ensemble d'une fière majesté castillane: la fille du grand d'Espagne ne mentait pas à son sang.

— Monsieur de Hallay, dit-elle avec une écrasante et froide dignité, vos calomnies, débitées, il y a trois mois, à la ranchera Antonia l'auraient fait rougir de honte et pleurer de désespoir. Adressées aujourd'hui à la comtesse d'Ambron, elles restent des calomnies inutiles, et mettent, sans profit pour vous, une tache de plus sur votre nom! Monsieur de Hallay, j'ai écouté toutes vos explications!... Maintenant, je désire être seule!... Adieu!

Le geste par lequel Antonia désigna au marquis la portière de la tente, était empreint d'une si injurieuse hauteur, que le jeune homme, de pâle qu'il était, devint livide.

Sa fureur était si excessive qu'il resta, durant l'espace d'une minute, incapable d'articuler une parole; mais il n'obéit pas.

Enfin, reprenant sinon son sang-froid au moins l'usage de ses facultés:

— Vous, comtesse d'Ambron, pauvre Antonia! s'écria-t-il avec un éclat de rire forcé et aigu, qui ressemblait au grincement d'un ressort d'acier. Hélas! chère enfant, quelle erreur est la vôtre! Vous n'êtes pas plus comtesse que ne l'a été cette excellente et douce miss Mary, que M. d'Ambron a aimée avant vous! Vous, comtesse d'Ambron! Ah! caramba, que cette prétention, si elle est sincère, denote de votre part une rare et adorable naïvete! Sachez donc, ô trop crédule Antonia! que votre mariage, contracté en dehors de toutes les formalités exigées par la loi, ne vous donne absolument aucun droit sur M. d'Ambron, et lui laisse à lui

toute sa liberté. Rien ne s'oppose à ce qu'il contracte demain une union légitime, et fasse une véritable comtesse d'Ambron!

— Votre gaieté est faussée, et vos paroles sont des mensonges, interrompit Antonia. Ce que j'éprouve pour vous, Señor, ce n'est plus de la haine, ni de la colère, ni du mépris, c'est du dégoût. Sortez!

Le marquis chancela. La violence de sa fureur dépassait sa force de caractère, il se sentait incapable de contenir plus longtemps sa rage, et il en redoutait l'éclat.

— Antonia, Antonia, murmura-t-il d'une voix rauque, pas un mot de plus! Ainsi que la goutte d'eau fait déborder le vase trop plein, de même une parole, une syllabe, une simple exclamation pourrait faire déborder ma colère. Je vous répète ce que je vous disais au début de cet entretien: «Grâce pour vous et pour moi!»

— M. d'Ambron est vivant, s'écria la jeune femme, je ne crains plus rien!...

Un long silence suivit cette dangereuse réponse.

VII.

LE DORMEUR YANKEE.

Ce qui se passa dans l'esprit du marquis de Hallay après la réponse d'Antonia, nul n'aurait pu le deviner, et lui-même, peut-être n'aurait-il pas su le dire! Ses sensations étaient si vives, si multiples, si contradictoires, qu'il n'essayait plus de s'en rendre compte. Il se laissait aller passivement au courant de ses passions, prêt à obéir à l'impulsion généreuse ou cruelle qui serait la plus forte. Dans cette lutte acharnée et confuse entre le bien et le mal, entre l'homme et la brute, ce fut la créature de Dieu qui l'emporta. Autant la crise avait été terrible, autant la réaction qui y mit un terme fut soudaine, entière et sincère: cette espèce d'emportement passionné à réparer ou à reconnaître un mal qu'elles ont été sur le point de commettre, se rencontre assez fréquemment dans les natures perverses énergiquement trempées.

Les muscles contractés de son visage se relâchèrent, la flamme de son œil s'éteignit, ses sourcils, tordus par la tension de son front, reprirent leur ligne arquée, le sang revint à ses joues livides et le rose à ses lèvres décolorées.

Ainsi que l'homme qui, après avoir échappé

par un miracle d'instinct à la vertigineuse attraction d'un gouffre, éprouve, une fois le danger passé, un moment d'affaissement et de prostration, de même M. de Hallay, avant de reprendre la parole, ferma ses yeux et secoua lentement sa tête à plusieurs reprises, comme s'il cherchait à se remettre d'un étourdissement : au fait, ne venait-il pas de cotoyer un crime ? Après une courte hésitation, qui marquait plutôt la timidité que la réflexion, il prit la seconde chaise qui se trouvait libre dans la tente et, s'asseyant assez loin de la jeune femme, pour lui donner à comprendre qu'elle n'avait rien à redouter de ses intentions :

— Rassurez-vous, Antonia, lui dit-il, la crise est passée ; mais, de grâce, n'exigez pas que je m'éloigne en vous laissant sous la triste impression de mon déplorable emportement !... Puisque votre confiance dans M. d'Ambron est si obstinée, si aveugle, que discuter la sincérité de son amour vous semble une injure, eh bien ! qu'il ne soit plus question entre nous de l'homme dont vous croyez avoir le droit de porter le nom... Je ne demande pas mieux que de bannir toute cause irritante de notre entretien !

— Pourquoi, Senor, ne pas plutôt cesser cet entretien ? interrompit Antonia. C'est là une peine gratuite que vous vous donnez, et une torture inutile que vous m'infligez... En dehors de l'annonce de ma liberté que pouvez-vous avoir à me dire ?...

— Ce que j'ai à vous dire, Antonia, répéta M. du Hallay d'une voix tremblante d'émotion, j'ai à vous dire, enfant, que vous jouez, en ce moment-ci, sans vous en douter, le bonheur ou le malheur de votre existence entière ! Antonia, je vous en supplie à mains jointes, prêtez-moi toute votre attention ! A quoi vous servirait un refus ? A rien, si ce n'est à me persuader que mon repentir n'est que la faiblesse, et à me replonger dans de nouvelles violences ! Et puis, en supposant que je sois votre ennemi, ne vaut-il pas mieux pour vous savoir quelles sont mes intentions que de rester dans l'ignorance de mes projets à votre égard !... Oui, je devine votre réponse !... Vous n'avez pas foi dans ma sincérité !... Je vous jure, Antonia, et mes explications vous convaincront mieux encore que mes serments, que votre soupçon n'est pas fondé !... Dans les circonstances solennelles et décisives de la vie, je pousse la franchise jusqu'à la brutalité !... Une fois que vous m'au-

rez entendu, vous connaîtrez jusqu'aux plus secrets replis de mon cœur.

— Senor, répondit l'infortunée jeune femme, je vous ai déjà prié de sortir, et vous n'avez tenu nul compte de mon désir, de mon ordre. Votre présence ici, contre ma volonté, rend superflu le consentement que vous me demandez. Qui vous empêche de parler ? N'êtes-vous pas le plus fort ? n'êtes-vous pas le maître ?

Le marquis se mordit la lèvre inférieure jusqu'au sang et garda le silence.

— Eh bien ! soit, reprit-il peu après froidement, voilà qui est convenu, je suis le maître et j'use de mon droit. Ecoutez-moi donc...

Le jeune homme fit une nouvelle pause, et, après une minute de recueillement :

— Antonia, dit-il, lorsque je vous vis pour la première fois, l'impression que me causa votre beauté fut forte et vive ; mais, tout en stimulant mon imagination, elle laissa mon cœur indifférent. Néanmoins, je me décidai à rester quelques jours au rancho de la Ventana. Du reste, j'étais persuadé qu'après une semaine de contemplation, ma séparation d'avec vous ne laisserait aucune trace, et ne ferait aucun vide dans ma pensée. Vous étiez pour moi un agréable et insignifiant épisode de voyage, ni plus ni moins.

Vous pouvez voir, Antonia, par ce début, que je ne vous ai point menti en vous promettant tout à l'heure une brutale franchise. Je continue. Le sentiment qui m'avait d'abord, non pas entraîné, mais retenu près de vous, changea bientôt de caractère. Sans devenir plus profond, il acquit plus de violence. Enfin, lorsque l'exploit de votre ami Panocha m'eut jeté sur un lit de douleur, lorsque la jeune fille de mes rêves devint l'ange de mes souffrances, il se fit en moi une révolution complète. Je vous aimai comme jamais encore je n'avais aimé, comme je n'aimerai plus jamais. Je vous aimai, Antonia, d'amour !... Oh ! ne vous récriez point, enfant, ne montrez pas une indignation inintelligente. La grandeur de cet amour a été jusqu'à présent votre sauvegarde ; vous lui devez le droit de pouvoir me braver, au lieu d'avoir à baisser la tête devant mon regard... Ce que je souffris, Antonia, lorsque je découvris plus tard, à San-Francisco, un rival dans M. d'Ambron, c'est ce que je ne parviendrai jamais à vous exprimer... Je voulus le tuer... loyalement... bravement... Mais un malheureux contretemps, nous arracha les armes des mains !...

M. d'Ambron partit !... Un mois plus tard, j'étais le plus infortuné des hommes !...

M. du Hallay s'arrêta ; il sentait une douloureuse colère lui monter au cerveau, et il ne voulait pas effrayer la jeune femme. Après quelques secondes de repos, il reprit d'une voix plus calme :

— Antonia, avant d'en arriver à vous dévoiler mes intentions pour l'avenir, je dois vous faire connaître d'abord mon caractère et mon passé. Je ne faiblirai pas dans la tâche que je me suis imposée... ma franchise sera à la hauteur de mon amour !... Antonia, l'on m'a toujours accusé d'avoir le cœur orgueilleux et méchant !... Cette accusation, je le reconnais, ne manque ni de raison ni de fondement... Une hardiesse d'esprit peu ordinaire, une force de corps peu commune, une intrépidité à l'abri de toute surprise, m'habituaient, jeune encore, à mépriser les hommes, à les considérer comme des êtres qui m'étaient inférieurs. Les adulations et les lâchetés des gens qui tremblaient devant un simple froncement de mes sourcils, tout en me confirmant dans la conviction de ma supériorité, me donnèrent le goût du luxe et de la dépense. Je n'admettais à personne le droit de briller à côté de moi : toute supériorité, je vous le répète, même celle de la fortune, m'irritait, et me semblait une injustice ou un outrage... Avec une telle façon d'envisager la vie, ma jeunesse ne pouvait manquer d'être agitée par de terribles orages... Il m'est permis d'ajouter, Antonia, qu'aux heures les plus critiques de la lutte, mon front ne s'est jamais incliné... Jamais je n'ai ni faibli, ni reculé. J'ai toujours porté haut, sinon l'honneur, au moins la réputation de mon nom. Que demain je retourne pauvre en Europe, et la foule s'écartera craintive pour me laisser passer ; riche, je serais l'idole de la haute société, le roi des salons ! Vous voyez, Antonia, qu'une femme ordinaire ne saurait m'aimer ; elle aurait peur de moi ; pour m'apprécier et me dompter, il faut un cœur vierge, dévoué et vaillant. Oh ! de quels trésors de dévouement et de tendresse je paierais celle qui, confiante dans la puissance et la ferveur de son attachement pour moi, m'initierait aux jouissances de la vertu ! car, hélas ! chère enfant, c'est en vain que l'orgueil de l'homme fort et supérieur se révolte et s'indigne à la pensée de subir le joug, quelque doux qu'il soit, d'une affection sérieuse ; c'est en vain qu'il affecte de dédaigner les joies pures d'une calme

et paisible existence, tôt ou tard sonne l'heure vengeresse, où atteint et foudroyé par un irrésistible amour, il renie avec fureur les égarements de son passé, et convient, la rougeur au front et le remords au cœur, que l'intime félicité de deux amies saintement unies constitue le seul vrai bonheur qu'il soit donné à l'homme de goûter sur la terre. Cette heure a sonné pour moi. Depuis que je vous aime, Antonia, je ne suis plus reconnaissable. L'or, la puissance, la domination, l'éclat, tout ce qui jadis exaltait mon imagination, me paraît maintenant faiblesse, erreur, néant. Mon langage semble vous étonner, enfant. Oh ! je le conçois ; il contraste tellement avec ma conduite ! Et puis, il n'est pas permis à votre jeunesse, si pleine d'une candide ignorance, de soupçonner l'étendue et la violence de ma tendresse. Aimer, pour vous, c'est obéir aux instincts de votre cœur, c'est vivre ; aimer, pour moi, c'est renier mon passé, c'est combattre, c'est souffrir !... Antonia, le rôle que je vous offre est magnifique. Être la maîtresse absolue d'un cœur jusqu'à ce jour indomptable et indompté ; être l'ange gardien, la Providence d'un homme qui, insensible à toute puissance humaine, s'humilierait tremblant et soumis devant le courroux de votre regard... oh ! c'est là un bonheur et un avenir rêvé par presque toutes les femmes généreuses, et que bien peu, hélas ! ont trouvés !

M. du Hallay, malgré la ferme résolution qu'il avait prise de conserver son sang-froid, s'était animé à la peinture de son amour ; et cependant ses yeux constamment baissés n'avaient pas osé interroger ceux d'Antonia. Quant à la jeune femme, la dédaigneuse et hautaine froideur que reflétait son adorable visage, expliquait le silence qu'elle avait gardé pendant les aveux du marquis ; elle n'avait pas même voulu leur accorder l'honneur d'une interruption.

— Senor, dit-elle, lorsque M. de Hallay, inquiet de ce silence, s'arrêta, lors de votre premier séjour à la Ventana, j'ai fait un appel à votre honneur, et vous êtes resté insensible... Le couteau de Panocha a seul répondu à mon cri de détresse. La seconde fois que mon mauvais génie vous ramena au rancho, je dus invoquer votre justice... et je suis encore votre prisonnière... et le sang de mon mari, du comte d'Ambron, a coulé, versé par la trahison ! Aujourd'hui, puisque les sentiments, non pas même généreux, mais simplement honnêtes, n'ont pas prise sur vous, je m'adresse à votre

seul intérêt personnel. Les visites que vous me rendez, Senor, ne peuvent, ainsi que vous le reconnaissez tout à l'heure, que vous nuire et vous dépopulariser auprès de vos gens, en leur inspirant des soupçons sur votre véracité. Que vos aventuriers acquièrent la conviction que vous les avez grossièrement trompés, en les assurant que j'étais instruite d'un secret dont la connaissance devait leur être fort utile, et, à partir de ce moment, ils n'auront plus en vous la même confiance. Maintenant, que le succès que vous vous promettez de votre expédition ne se réalise pas ou se fasse attendre, et tous les bandits qui vous reconnaissent à présent pour leur maître se changeront bientôt en autant d'assassins et d'ennemis acharnés à votre mort. Je vous le répète donc, Senor, je crois qu'il est de votre intérêt personnel de ne pas m'imposer votre présence.

Il serait impossible de peindre la douloureuse stupéfaction et l'irritation insensée que cette réponse produisit sur le jeune homme ; mais, prévenu et se tenant sur ses gardes, il ne trahit cette fois par aucun symptôme extérieur la fureur qui étreignait son cœur et tordait ses entrailles ; tout au contraire, ce fut d'une voix posée, nette et ferme qu'il répondit.

— Je vous remercie de votre conseil, Antonia, il est bon, je le suivrai !... Le cri d'horreur et d'effroi que vous avez bien voulu jeter à la curiosité de ceux que vous appelez mes bandits, lorsqu'il y a deux jours, je pénétrai dans votre chariot pour m'informer de vos nouvelles, a déjà pu, en effet, leur donner des soupçons. Ma visite d'aujourd'hui est donc une imprudence... Je vous suis d'autant plus reconnaissant de votre bienveillant avertissement, que je m'étais promis de ne rien risquer dans la partie engagée entre vous et moi !... Je veux la gagner et je la gagnerai ! Cependant, Antonia, comme je suis beau joueur, je consens à vous montrer les cartes que j'ai en main. Ma résolution fermement arrêtée est, quoi qu'il arrive, de ne jamais plus me séparer de vous, de vous obliger à partager ma bonne comme ma mauvaise fortune. Je suis instamment persuadé que, vaincue tôt ou tard par mon opiniâtre et inaltérable constance, vous finirez par me remercier d'avoir fait votre bonheur contre votre volonté. Je n'ai plus qu'un mot à ajouter : dans une semaine au plus tard, l'expédition aura atteint les parages que nous sommes venus exploiter, et il me sera alors permis, sans crainte de compro-

mettre ma popularité, de vous voir à chaque instant du jour. L'importance de votre prétendu secret motivera plus que suffisamment mes assiduités auprès de vous. Vos cris, si vous jugez toujours convenable de m'accueillir avec le bruyant effroi que vous causerait la vue d'un tigre, vos cris, dis-je, seront alors une recommandation pour moi aux yeux de mes gens ; ils y verront une preuve non équivoque de l'intérêt et du soin que j'apporte à la réussite de notre entreprise. Dans une semaine, Antonia, si vous ne m'aimez pas encore, du moins ne songerez-vous plus à me jeter sans cesse le nom du comte d'Ambron au visage... Ce nom charmant ne sera peut-être pas tout-à-fait effacé de votre mémoire ; mais vos lèvres n'auront plus le droit, moi présent, de servir d'écho à votre cœur.

M. du Hallay, après s'être levé de dessus sa chaise et avoir salué profondément l'infortunée jeune femme, s'était dirigé vers la lourde tapisserie qui servait de porte à la tente. Au moment de sortir, il se retourna ; il espérait, sinon une parole, du moins une plainte de sa victime.

Antonia, sa tête cachée entre ses mains avait repris son immobilité première. Pleurait-elle?... Le marquis aurait donné beaucoup pour le savoir ; mais craignant, s'il revenait auprès d'elle, de se laisser aller, soit à une faiblesse, soit à un emportement qui eussent pu nuire également à ses projets futurs, il fit un effort sur lui-même et s'élança hors de la tente. Ce fut avec une indicible sensation de bien-être que le marquis sentit l'air frais du soir courir sur son front. Il avait la tête en feu !

Deux aventuriers, la carabine au poing, le coutelas et le revolver à la ceinture, étaient en faction devant la tente qui renfermait Antonia.

Après les âpres et irritantes émotions qu'il venait d'éprouver, le jeune homme comprenait que s'il ne brisait pas son corps par la fatigue, il passerait une nuit de fiévreuse insomnie : au lieu de rentrer dans sa tente, il se mit donc à parcourir le campement. A chaque instant la voix rude et méfiante d'une sentinelle l'arrêtant dans sa promenade, lui prouvait que ses ordres étaient strictement exécutés, et que la plus grande vigilance régnait parmi les hommes de garde.

Enfin, après une heure d'une marche rapide et non interrompue, il se dirigea vers sa tente

la fraîcheur de l'atmosphère s'était changée en un froid vif et piquant. L'hiver commençait à prendre possession du désert.

Quelques pas avant d'arriver, M. de Hallay trébucha contre un corps étendu par terre.

— Qui êtes-vous ? et que faites-vous ici ? dit-il en anglais.

— *God d'm my soul !* Je suis le fils de mon père et je repose ! grommela d'une voix brutale et enrouée le dormeur ainsi troublé et interpellé dans son sommeil.

Le marquis poursuivit son chemin tout en murmurant entre ses dents :

— Au pur accent yankee de ce drôle, j'étais certain à l'avance qu'il me répondrait une sottise ou une grossièreté. Quelles brutes que ces aventuriers américains !... Oui... mais il faut reconnaître aussi que ce sont bien les gens les plus hardis, les plus infatigables, les plus tenaces dans leurs projets que jamais la terre ait portés !... Qu'un jour, cette race s'améliore, et alors elle sera... bah ! elle ne sera rien qui vaille, car sa force lui vient justement de deux sentiments qui s'opposent aux grandes choses : de l'égoïsme et de la cupidité.

Une fois qu'il fut rentré dans sa tente, M. de Hallay jeta son manteau sur une table où était déployée une large carte topographique, plaça sa carabine contre une chaise, sur laquelle il déposa ensuite ses pistolets, puis ayant débouclé le ceinturon qui lui serrait la taille, il se coucha à moitié, et sans se déshabiller, sur un étroit et petit lit portatif, recouvert d'un très mince matelas. Une bougie en cire jaune et de fabrication mexicaine éclairait faiblement l'intérieur de la pièce de ses rayons incertains et blafards.

Tandis que le jeune homme appelait en vain, et malgré la promenade qu'il venait de faire, un sommeil que l'agitation de ses nerfs et le trouble de ses pensées éloignaient de ses paupières, le dormeur yankee qu'il avait réveillé, se livrait à un singulier exercice. Avec la pointe d'un couteau aiguisé comme une lame de rasoir il fendait doucement l'une parois en cuir de la tente qui abritait le marquis.

Quelque occupé qu'il fût à ce travail qu'il accomplissait avec une lente activité pleine de prudence, s'il est permis de s'exprimer ainsi, celui que M. de Hallay avait pris pour une yankee n'en prêtait pas moins une oreille attentive aux moindres bruits qui s'élevaient au milieu du silence de la nuit !...

VIII.

LA RANÇON.

Quoiqu'il se fût écoulé plus d'une demi-heure depuis qu'il s'était jeté tout habillé sur son lit, M. de Hallay ne dormait pas encore ! Le bras gauche replié sous sa tête, le dos appuyé sur sa couche et les jambes pendantes sur le sol, il était en proie à un affaissement physique et moral qui engourdissait ses nerfs et donnait des bourdonnements à son cerveau. Ses pensées, ordinairement si nettes, si arrêtées, si positives, étaient obscurcies comme par un épais brouillard ; mais sa torpeur était si grande, que, loin de songer à combattre cette double léthargie momentanée du corps et de l'esprit, il l'acceptait au contraire avec une joie semblable à celle qu'éprouve le voyageur harrassé de fatigue, lorsque sonne l'heure du repos.

Cependant un léger bruit qu'il avait cru entendre se reproduire à différentes reprises, lui avait déjà fait plusieurs fois relevé lourdement la tête ; à la fin, persuadé qu'il se trompait, il avait cessé d'y faire attention.

Tout-à-coup il tressaillit ; il venait de sentir un souffle humide et chaud passer sur son visage ; presque au même instant une voix ironique et clairement accentuée retentit à deux pas de lui, et le fit bondir d'étonnement sur son lit.

— Quel beau tableau présente le sommeil et le repos du juste ! disait cette voix en français.

Le premier mouvement de M. de Hallay, fut de prendre ses pistolets ; ils n'étaient plus sur la chaise où il les avait déposés ; sa seconde action, de s'élançer hors de sa couche ; une main de fer l'arrêta dans son élan :

— Ne bougez pas, ne criez pas, ou je vous tue ! reprit la voix. Bien ! voici que vous êtes raisonnable ! Marquis, je suis votre très humble serviteur ! J'espère que vous vous êtes toujours bien porté depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir à San-Francisco !

— Joaquin Dick ! murmura M. de Hallay.

— Lui-même pour vous servir !... Mais, permettez que je m'asseye, marquis, j'ai dû ramper pendant près d'un mille avant d'arriver jusqu'ici. Ce genre de locomotion exige une extrême tension des muscles. Je suis presque fatigué !

Le batteur d'estrade n'avait pas achevé de prononcer cette phrase, que déjà M. de Hallay,